

Beziers, 20 février 1871.



Mon cher collègue,

qui représentent notre traitement de professeurs, ou bien l'état bien sûr. Et de cette somme? Et si notre absence se prolonge encore plus, perdrons-nous tout? Je le crains fort, attendu que les représentants actuels du Ministère de l'Instruction publique ne se montrent nullement paternels, comme je viens de le constater par une fautive expérience. Et pourtant nous aurons tous à regagner bien des pertes causées par la guerre. Pour ma part, j'avais à abandonner un appartement complètement meublé, avec linge, bibliothèque. Et pourvu, même l'avenir quand j'ai quitté Paris, j'ai tout laissé en place. Il est à peu près certain que tout est brulé ou pillé, au moment présent. Il faudra donc remplacer bien des objets, et pour cela il faut de l'argent que je ne suis pas certain de toucher. Puis une absence de six mois et plus entraîne des dépenses considérables et pourtant les rentrées sont impossibles. Dès le commencement de l'armistice, j'ai écrit à mon Philippe pour le prier de m'expédier par une voie quelconque ce qui est entre ses mains, mais, partant, par les receveurs des finances ou autrement; il ne m'a pas même répondu jusqu'à ce jour, et l'armistice va expirer. Tout cela est fort peu rassurant! Lugez donc si j'en désire rentrer!

Adieu, cher collègue. Croyez aux meilleurs sentiments de

vosre bien dévoué

S. Duchastre

Mme de Lespignan, 13, Beziers
(Hérault)

Vous serez probablement un peu étonné en voyant de quelle localité je réponds à la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'adresser à Paris et pour laquelle je vous remercie de tout cœur. Il me sera facile de vous expliquer cette singulière particularité. A l'époque où vous partîtes pour Roscoff, ou peu de jours après, j'ai quitté moi-même Paris, en famille, me dirigeant vers les bords de la Méditerranée. Je ne prévoisais pas alors les affreux désastres que nous avons subis depuis cette époque; l'horizon commençait bien à être moins brillant que nous ne nous étions plu à le voir au moment de la déclaration de guerre; mais il ne se voyait encore que de loques nuages, si courrouçant pas encore la température. J'étais un peu fatigué; je voulais d'ailleurs essayer de voir par moi-même le Phylloxera et son action; je suis donc parti de Paris emportant seulement un microscope muni de poche et deux ou trois livres. Après plusieurs stations à Lyon, à la Grande-Chartreuse, etc., faites pour procurer quelque agrément à ma femme et à mon fils, nous étions arrivés à Marseille, où nous flânâmes depuis quelques jours, lorsqu'il et arrivés l'écranité de peste quiannonçait Sedan, ses malheurs et ses hontes. Tout mon plan a été changé aussitôt. Il ne fallait plus songer à un travail tant soit peu attentif; l'esprit n'était plus assez libre pour cela; encore moins était-il possible de

peux sans distractions courues d'un voyage de simple
agrément; les ressources trop limitées dont je m'étais munies
à mon départ, comptant n'être absent que pour un mois,
deux au plus, me faisaient une loi d'une sôvère économie.
Nous avons donc pris immédiatement le chemin de fer pour
nous rendre dans mon pays natal, à Rejers, chez de vieux et
excellents amis dont nous avons habité la maison depuis
cette époque, et chez qui nous attendons le moment peut-
être encore éloigné où nous pourrions rentrer à Paris. Et voilà
pourquoi c'est à Rejers que je vous écris, pourquoi aussi
c'est à Rejers que votre lettre m'a été renvoyée par ma
Belle-sœur qui n'a pas voulu quitter Paris avec nous, et
avec qui nous sommes restés en correspondance suivie depuis
l'armistice.

Je regrette bien vivement d'apprendre que vous êtes
souffrant. On peut dire que vous êtes martyr de la science,
car c'est en Algérie, pendant vos recherches poursuivies avec
une persévérance merveilleuse sur les animaux marins, que
vous avez été atteint de douleurs qui vous tourmentent au-
jourd'hui. C'est méritoire, mais triste. Heureusement vous
êtes actif, jeune et actif, vigoureux pour avoir tout bon d'après
ce que vous vous débarrassez de toutes vos souffrances par
quelques soins. Ne négligez aucun de ceux que la prudence
vous prescrit, et surtout évitez d'aller encore affronter l'in-
fluence toujours dangereuse de l'humidité; la mer est dange-
reuse pour vous; remplacez-la par le cabinet et le laboratoire.

La santé est un bien assez précieux pour qu'on ne doive
pas hésiter à lui sacrifier tout, même les recherches scienti-
fiques vers lesquelles on se sent entraîné par une louable
passion.

Vous vous demandez quand vous pourrez rentrer à Paris;
hélas! je m'adresse aussi la même question mille fois par jour,
mais Dieu seul et Mr de Bismark, à sa place, pourraient
répondre! Dans quelques jours nous saurons si la paix nous est
acquise, paix toujours ruineuse, déshonorante, singule halte
dans la boue, mais enfin paix! ou si nous essayerons poursi-
ver la guerre avec des généraux incapables et des soldats qui
peu que tous fuient lâchement au premier coup de fusil.
Nous pourrions alors arrêter un parti. Pour moi, dès que je
verrai jour à rentrer, je ne tarderai pas à le faire, non que
je me trouve mal ici, mais parce que bien des motifs m'ap-
pellent, comme vous probablement, à Paris. Dès le 15 mars,
nous devrions commencer notre cours, vous et moi, à moins qu'une
fièvre majeure ne fasse naître pour nous une impossibilité absolue;
or, nous sommes déjà bien près du 15 mars. D'un autre côté,
je vous avouerais que je ne serais pas fâché de régler le plus
tôt possible une question qui ne laisse pas d'avoir un cer-
tain intérêt, surtout dans des circonstances où l'avenir se
montre avec des couleurs très-sombres. Selon la coutume, nous
avons signé d'avance les états d'embarquement, à la Faculté,
pour les deux mois de vacances, 1^{er} et 8^{es}; mais nous n'avons
rien signé pour les 4 mois presque complets déjà qui ont suivi.
Pourrions-nous combler cette lacune et toucher les 2267 francs

Paris, 10 novembre 1880.



Mon cher confrère

Étant surabondamment occupé cette semaine, pour des motifs en partie étrangers à la Faculté, et par suite étant peu maître de mon temps, je vous demande la permission de vous écrire au lieu de venir vous voir, soit chez vous, soit à la Faculté, pour causer des épreuves pratiques pour la licence. Ayant rencontré, ce soir même, M. Robert chez M. Charles, nous nous sommes entendus à ce sujet, d'aut votre assentiment. Voici donc ce que nous vous proposons.

Il est de toute évidence que, par ces journées aussi courtes que vobres, il est matériellement impossible de faire les trois épreuves pratiques en un seul jour. Or, les compositions se font le vendredi 17; les épreuves ne pourront être que faites en partie le samedi 20. à neuf heures ou neuf heures et demie, le matin, on commence à 7 voir suffisamment; ou vous ou moi, nous pourrions faire notre épreuve de 9^h 1/2 à midi; à 1^h 1/2, M. Robert prendrait les candidats

pour l'épreuve de géologie, jusqu'à 3 h 1/2.
Le lundi 22, celui de nous deux qui n'aurait
pas fait faire l'épreuve pratique le samedi
prendrait les clés dans la matinée. Enfin le
mardi matin, ^{à 9 heures} aurait lieu l'examen. Je ne crois
pas qu'un autre arrangement soit possible; mais
si vous préférez une autre combinaison, veuillez
me la faire connaître. Quelle qu'elle soit, je l'a-
dopte d'avance, et je crois que M. Hebert est
dans les mêmes dispositions que moi. — Quant
à la surveillance pendant les compositions, M.
Philippon m'a dit formellement ce matin que
je n'avais pas à m'en occuper, et certainement
il en est de même pour vous.

En résumé, l'épreuve pratique de Botanique
ayant toujours été faite la première, je ne sais
pourquoi, nous pourrions conserver le même ordre.
Je prendrais les candidats samedi matin, à 9 h. 1/2
et vous les auriez à votre tour le lundi matin.
Si vous ne me donnez pas avis contraire, la chose
vera entendue ainsi; mais si vous préférez le samedi
au lundi, veuillez m'en écrire un mot, et la chose

sera comme vous l'entendez.

Recevez, Mon cher Compère, l'expression des
sentiments affectueux de

votre tout dévoué

P. Duchartre

rue de Grenelle, 34.

Paris, 2 mars 1855.



Mon cher Confère,

N'ayant pas été informé de votre désir d'être porté sur la liste pour le decanat et sachant, d'un autre côté, que M. Hébert, le plus ancien professeur de la Faculté qui remplit provisoirement les fonctions de Doyen, demandait à être chargé de les remplir à titre définitif, j'ai contracté un engagement formel. Je suis fâché d'avoir perdu ainsi une occasion de vous être agréable; mais je vous avoue que, en tout état de cause, j'aurais trouvé un peu cruel, de la part de la Faculté, d'enlever à notre Doyen de professorat les fonctions qu'il s'est maintenant habitués à remplir et auxquelles il paraît tenir beaucoup.

J'ai souvent des nouvelles de votre santé par notre ami commun M. Vulpian, et je suis par lui que très prochainement vous allez nous revenir parfaitement portant. Ce ne sera jamais aussi tôt que le désire cordialement

votre dévoué confère
P. Subraut

Mon cher monsieur Lacaze,

J'aurais à vous faire tant d'excuses pour l'inconvenant retard que j'ai mis à vous écrire que, désespérant de vous en faire autre, je les suppose entièrement. Le fait est que, depuis que vous m'avez remis votre plante à l'Académie, j'ai été occupé, abusé de occupations qu'il m'était impossible de renvoyer. Aussi c'est seulement à l'instant que je reviens votre papier pour regarder la plante que vous m'avez montrée, mais que j'avais, de ce qu'il paraît, vu d'une vue de facon. En effet, en ouvrant le papier, l'odeur comme le recouvrait complet de poils blancs et la forme générale m'ont sur le champ fait reconnaître ma vieille connaissance des Sables maritimes de la méditerranée, le *Cercium polium* Lamié, qui abonde partout dans cette Nation. A n'était nullement nécessaire de recourir à un livre quelconque pour déterminer, même sur un mauvais bout, cette espèce bien connue; aussi je ne comprends pas comment il m'a semblé, lorsque vous avez ouvert votre papier, que je voyais un *Selanthium*. Parfois même pour cette singulière méprise que je ne m'explique pas. Je ne suis nullement surpris que vous ayez vu des galles sur cette plante; car j'ai, en herbolarisant, je me rappelle y en avoir rencontrés plusieurs fois. Seulement je ne les ai jamais regardés de près. Vous avez dû même en observer fréquemment sur d'autres Labiées, notamment sur les *Thymus* et plus particulièrement sur le *Serpollé* qui, de j'ai bonne mémoire, en

à commencer de fait jolis.

Tout à vous entièrement

Paris, le 30 avril 1886

G. Suchautre

Paris, 7 avril 1890.

Monsieur et cher Confère,

Recevez mes plus vifs remerciements pour l'honneur que vous m'avez fait en m'invitant à prendre part au banquet que la conférence d'ici-haut doit offrir à M. de Lacaze-Duthiers. Je regrette que l'état de ma santé m'ait mis, depuis quelques années, dans l'impossibilité de prendre part à toute fête de ce genre et même d'assister à une soirée quelconque. Divers inconvénients physiques ont fait naître pour moi cette impossibilité qui ne m'a jamais été plus pénible qu'en cette circonstance; entre autres, un catarrhe vésical, que la saison aggrave en ce moment, me cause, tous les soirs, des quintes de toux extrêmement fatigantes et qui me mettraient fort mal à mon aise dans une réunion quelconque, outre qu'elles seraient souverainement ennuyeuses pour les personnes qui compareraient cette réunion. Dans de si fâcheuses

conditions, le seul parti à prendre est de rester
veul, chez soi, et c'est ce que je fais, quelque con-
trariété que cela puisse me causer dans bien des
cas.

Recevez, Monsieur et cher Confère, l'assu-
rance de mes sentiments les plus distingués

J. Dubrovin